



Traduire

Revue française de la traduction

219 | 2008

Le temps de la réflexion

Des mots qui parlent ou des mots et des hommes

Communication présentée à la Journée mondiale de la traduction 2008

François Vallançon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/873>

DOI : 10.4000/traduire.873

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 7-21

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

François Vallançon, « Des mots qui parlent ou des mots et des hommes », *Traduire* [En ligne], 219 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/873> ; DOI : 10.4000/traduire.873

Des mots qui parlent ou des mots et des hommes

FRANÇOIS VALLANÇON

*Communication présentée à la Journée mondiale
de la traduction 2008*

Introduction

Permettez-moi, quel que soit votre âge, de vous faire assister à votre propre naissance, à la naissance de la traduction.

Au commencement, il y avait un message.

Et ce message n'a pas été compris par son destinataire. Alors est venu à sa rescousse quelqu'un qui a entrepris de lui faire comprendre ce message qui, bien reçu, pouvait être cause de vie et de joie, et mal reçu, cause de tristesse et de mort.

La traduction naît dès qu'apparaît à l'un des bouts de l'horizon des hommes une lumière qu'un obstacle non insurmontable empêche d'éclairer l'autre bout. Le traducteur naît au milieu d'un clair-obscur dont il recueille et renvoie la clarté pour changer l'obscurité en lumière.

Si je vous fais ainsi vous pencher sur votre berceau, ce n'est pas seulement parce que, disciple de Socrate, je tâche d'accoucher les esprits comme d'autres, les corps ; c'est que votre métier consiste lui aussi à accoucher.

Et cet accouchement est douloureux à proportion de la grandeur de ce qui, grâce à vous, vient au jour, je veux dire l'intelligence des pensées à travers des mots. Mais cet accouchement est nécessaire, on le voit bien, en ces temps de mondialisation pas vraiment apaisée.

C'est donc assez naturellement que, prié de vous donner de nouvelles raisons d'aimer votre métier de traducteur ou terminologue, j'ai pensé

n'être que l'écho de vos succès, de vos difficultés, de vos espoirs, en vous disant que si la traduction – la terminologie – est une affaire de mots, elle est aussi une affaire d'hommes.

Autour de ces deux axes, j'articulerai mon propos.

1. Une affaire de mots

Que la traduction – ou la terminologie – soit affaire de mots, cela va sans dire, mais pour reprendre un mot historique attribué à Talleyrand, cela va beaucoup mieux en le disant. C'est que les mots ne sont pas des créatures dociles dont le sens pourrait être fixé ou changé à volonté.

Les mots sont comme des créatures vivantes, vivant de la pensée qu'ils reçoivent du locuteur, vivant de la pensée du destinataire qu'ils ont charge d'éclairer. La traduction d'un mot par un autre est, bien sûr, le passage d'une langue à une autre, mais c'est surtout la transmission d'une pensée, d'un sens, que l'on voudrait trouver identiques à l'arrivée, par rapport à ce qu'ils étaient au départ, malgré le changement, en cours de route, du véhicule linguistique.

Sans aller jusqu'à dire que tous les mots sont des vivants – on parle bien des langues « vivantes » – que tous les verbes se font chair, on ne peut manquer d'être frappé par trois caractères qu'ont en commun les mots et les choses vivantes. Et ces trois caractères, je les sélectionne et je les souligne en vue de montrer qu'ils affectent les traductions dignes de ce nom.

1. Qu'est-ce que des mots qui parlent si ce n'est des mots qui vivent ?

– Tout vivant a des racines, a des ancêtres, qu'on ne voit pas ou qu'on ne voit plus, mais qui lui donnent son identité. Tout vivant est une superposition de vivants et de morts et de sens.

Tout mot est pareillement une superposition de sens. Parlons une langue que l'on dit morte, sans doute par antiphrase, le grec ancien, et disons : tout mot est un palimpseste, et médiocre est la traduction qui l'ignorerait.

- Tout vivant est entouré d'autres vivants qui lui servent de miroir et à qui il sert de miroir. Grâce à eux, il peut se connaître, se reconnaître et eux, grâce à lui, peuvent aussi se connaître, se reconnaître. Tout mot renvoie à d'autres mots qui, à leur tour, renvoient vers lui. Parlons le langage de Platon qui est aussi celui de Baudelaire : tout mot est un kaléidoscope. Et pas seulement laide, mais infidèle serait la traduction qui l'oublierait, pire que les « belles infidèles » de Perrot d'Ablancourt.
- Tout vivant est un mystère et d'abord pour lui-même. Toute connaissance du vivant est non seulement inachevée mais inachevable.

Tout mot est inachèvement de pensée, dirait Heidegger.

Toute traduction est infinie, dirait Levinas.

Toute traduction est ouverte plutôt que close, dirait Bergson.

La clôture de la traduction signifierait qu'elle est en déshérence.

Je vois avec plaisir que vous êtes décidés à conjurer ce risque qui, s'il se réalisait, signifierait, en tous les sens, une perte d'emploi.

Soit, donc, trois sous-parties.

A) Des mots à sens superposés, ou des palimpsestes

B) Des mots à sens rayonnants, ou des kaléidoscopes

C) Des mots à sens ouverts, ou des apocalypses, c'est-à-dire des ouvertures.

Voilà bien des mots qui parlent.

A) Des mots à sens superposés ou des palimpsestes

On appelle palimpseste, de *πάλιν* (*palin*), « nouveau » et *ψάω* (*psao*), « gratter », ces parchemins déjà couverts d'écriture que l'on raclait au

Moyen Âge pour pouvoir écrire un autre texte. Cela faisait, pour un même support en parchemin, deux ou trois textes superposés.

Eh bien, ne peut-on pas observer que chaque mot, chaque phrase, chaque page, chaque livre, chaque langue, est comme un palimpseste, une superposition de sens dont rien ne dit à l'avance, au traducteur ou terminologue, quel est le bon, mais où il est hors de doute que son métier est de le trouver ?

Chaque mot, si vous préférez, est comme une pyramide de sens dont le plus visible, qui est le plus élevé, n'est pas nécessairement le sens souhaité.

Du haut de ces pyramides de sens, ce n'est pas toujours quarante siècles qui contemplent le traducteur ou le terminologue, mais c'est souvent plusieurs siècles. L'ignorer conduirait à nombre de contresens.

Prenons l'exemple, qui m'est familier, du mot « loi ». En grec ancien, il y a presque trente siècles quand même, cela se dit νομός (*nomos*). Mais du temps de Platon qui a écrit un dialogue *Des lois* ce mot a déjà une longue histoire.

Le sens premier, concret – cf. Bailly, Chantraine, Benveniste – paraît avoir été « portion de territoire », puis « champs, pacage ».

De là un emploi métaphorique riche de sens chez Homère : (« vaste est le champ des paroles »)⁽¹⁾, c'est-à-dire qu'on peut parler ou s'injurier indéfiniment.

Puis est venu le sens de « partage conventionnel, ce qu'on possède, ce dont on fait usage », et bientôt « coutume ». Puis nourriture, c'est le pacage, puis... Je résume : d'une même racine grecque, c'est la base de la pyramide, c'est le texte sous le texte du palimpseste, on part du sens pâturage et on arrive au mot de nomade ; on part du sens convention et on arrive aux *nomisma*, à la numismatique, à la monnaie, à travers le sens de proportion, on arrive au mot neume musical⁽²⁾.

(1) ἐπέων δὲ πολὺς νομός (epeon de polis nomos) (*Iliade*, Chant XX, 249).

(2) Chacun des divers signes de la notation musicale du plain-chant du Moyen Âge, en forme de point, d'accent ou de trait, dans le plain-chant (écrits sans portée).
Notation en neumes ; manuscrit noté en neumes. TLF.

Et encore, je n'ai rien dit du rattachement de *νομός* à Némésis, la vengeance, ni du rapprochement de *νομός* et de *νοῦς*, l'esprit, qui faisait dire à Aristote que la loi, *νομός*, c'est l'intelligence, *νοῦς*, sans passion.

Chemin faisant, vous n'avez pas manqué de remarquer qu'à plusieurs reprises, le mot grec *νομός* s'opposerait au mot français « loi ». Chez nous, aujourd'hui, la loi, ce n'est pas la coutume ; la loi, ce n'est pas précisément ce que les nomades estiment fait pour eux ; la loi, pour nous, c'est l'intelligence au service des passions ou de l'opinion.

Convenez qu'une traduction qui ne chercherait pas à savoir à quelle strate de palimpseste, à quel siècle de la pyramide, rattacher le sens du mot *νομός*, se rapprocherait d'une trahison.

Ce n'est pourtant qu'un des aspects de la traduction. Celle-ci doit être attentive à l'histoire de chaque mot, de chaque langue, mais aussi à sa topographie, c'est-à-dire à la diversité des lieux dans lesquels chaque mot sème ses différents sens et les récolte.

« Je sème à tous vents », c'est la devise du dictionnaire Larousse.

B) Des mots à sens rayonnants ou des kaléidoscopes

Le kaléidoscope a beau être formé de trois mots grecs, il vous parle, vous savez tous ce que c'est : un grand tube à miroirs internes continus où divers éléments de plusieurs couleurs renvoient et se renvoient comme indéfiniment leur éclat respectif. *Καλός* (*kalos*), c'est la beauté, *εἶδος* (*eidos*), c'est l'image, *σκοπή* (*scopie*), c'est la vue.

Le kaléidoscope, c'est ce qui permet à la vue d'embrasser d'un seul coup d'œil, une multitude de correspondances, une belle multitude de correspondances en image.

Posons hardiment que chaque mot, chaque phrase... chaque langue est un kaléidoscope pour autant que chaque sens particulier renvoie à d'autres sens particuliers, qui renvoient à un sens global, lequel redonne en retour – le reflux après le flux – un nouveau et meilleur sens à ce qu'il a reçu. Alors, dès qu'un mot est prononcé, il évoque dans toutes les directions des images, des idées, des pensées, toutes plus nom-

breuses, toutes plus réfléchies et réfléchissantes, au milieu desquelles la traduction se perdrait si elle n'avait pas le fil d'Ariane qui, de sens en sens, la conduit du labyrinthe à la lumière.

J'en prendrai deux exemples.

Soit le mot chinois – et la chose – que l'on traduit en français par « jade ».

Pour un Français comme moi, pour vous mesdames qui m'écoutez, le jade est une pierre verte, polie, brillante et seyante tout particulièrement pour les blondes et les rousses.

Mais pour un Chinois ou une Chinoise – il n'y a ni blondes ni rousses – c'est bien davantage.

Je cite un prospectus composé par un vendeur chinois :

Considéré en Chine comme la pierre royale Yu, les sages comparaient ses qualités aux vertus humaines. À l'image de la bonté, le jade est doux au toucher. Sa dureté représente l'intelligence. Ses veines fines et serrées symbolisent la prudence. Sa beauté intérieure visible de l'extérieur célèbre la bonne foi et la franchise. Son éclat irisé rappelle le ciel et sa belle matière la terre. Seul l'homme de bien sait le tailler pour le mettre en valeur comme il le mérite.

Devant ce péril jaune qui est plutôt un péril vert, le traducteur va-t-il faire face, ou chercher refuge à Rome ? Tous les chemins mènent à Rome. Alors, voyons cela.

Le mot latin *jus* se traduit en français par « droit » – (*derecho, diritto, right, recht...*).

On ne peut plus aller contre l'usage qui, d'un adjectif qualifiant une direction – droit devant – ou une position – tiens-toi droit ! – a fait un substantif – le droit – détaché d'un autre substantif – la justice – auquel, en tant qu'adjectif, il était si souvent rattaché – la « droite justice » – qu'il a fini par le remplacer.

Tout de même, quand un Français dit le mot « droit », grâce à une traduction du mot latin *jus*, il n'a certainement pas dans l'esprit toutes les correspondances, reflets, jeux de miroir qu'avait un Romain employant ce mot.

Songez donc que le *jus* était par eux rattaché principalement à *justitia*, c'est-à-dire un « équilibre, une harmonie », puis à *jurare*, qui évoque une idée religieuse, puis à *jugum*, le « joug » ou le « lien conjugal », puis à *juvare*, ce qui facilite la vie sociale, puis à *jussum*, le « commandement », qui est pour nous, et de loin, le premier sinon le seul sens.

Ainsi, le même mot – jade – évoque, pour un Chinois, le céleste et le spirituel et pour un Français, le terrestre et même le charnel ; le même mot – juridique – parle d'horizontalité à un Romain et de verticalité à un Français.

Comment s'en sortir, sinon en rouvrant de nouvelles pistes pour trouver enfin le mot juste, ou le mieux ajusté ?

C) Des mots à sens ouverts ou des apocalypses

Le mot français « apocalypse » est devenu aujourd'hui synonyme de catastrophe, de fin du monde, à cause du contenu du livre de Saint Jean qui porte ce titre. Mais le mot grec, en son emploi premier, signifie ouverture, la découverte de ce qui était caché, l'ouverture du Livre de Vie. Et c'est dans ce sens que je l'emploie pour donner à entendre qu'une traduction est toujours perfectible et que si près de la cible qu'on la suppose, toujours demeure un espace, une distance, que restreindra la traduction suivante si elle est meilleure.

La traduction ressemble alors à la flèche de Zénon d'Élée, laquelle, disait-il, étant toujours – une fois lancée, à la moitié de la distance de l'instant précédent, ne pourrait jamais être autrement à l'instant suivant qu'à la moitié de la moitié... et donc ne toucherait jamais sa cible.

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée

M'as-tu percé de cette flèche ailée

Qui vibre, vole et qui ne vole pas !

Ces mots, Valéry les a mis dans « Le cimetière marin » sans doute pour signifier que jamais la pensée n'est enfermée dans un mot, que jamais un autre mot, ou une traduction ne peut tout à fait combler ce vide qui est plutôt un abîme, peut-être étroit mais profond.

On peut être indifférent à cette distance entre les mots et les choses comme entre les mots d'une langue et les mots d'une autre langue. On se contente alors du « mot à mot ». On se borne à employer un dictionnaire. On confond traduction et transvasement.

Or, vous savez bien qu'un dictionnaire, c'est comme l'argent : un bon serviteur mais un mauvais maître. Serait l'esclave de ce mauvais maître toute traduction qui prendrait chaque mot pour un fait individualisé, arrêté, isolé, mort.

Je cite Auguste Comte, dans son *Discours sur l'esprit positif*, paragraphe 12 et je transpose au mot ce qu'il dit de la proposition.

Toute proposition qui n'est pas réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel ou intelligible.

Tel est l'esprit du positivisme : considérer le fait comme critère de sens. Le fait fait sens. À chaque mot, un fait. À chaque fait, un mot.

Cela n'est pas sans avantage puisque de là sortira le dictionnaire unique en son genre qui est celui de Littré, disciple d'Auguste Comte.

Mais cela n'est pas sans inconvénient puisqu'à enfermer le sens dans le fait, les faits dans les mots et les mots dans les faits, on interdit à la pensée de s'échapper hors de la physique qui est, comme par définition, la science des faits d'expérience. Et c'est bien ce qu'a voulu faire Auguste Comte.

Mais comment croire qu'il n'y ait pas, qu'il n'y ait plus au-delà des faits, un au-delà du mot à mot, un au-delà de la physique, une métaphysique, voire une théologie ? Comment oublier que l'Esprit souffle où il veut, et pas seulement au ras des faits, au ras des mots ? Comment oublier que l'Esprit, on ne sait ni d'où il vient, ni où il va ?

Ne l'ont pas oublié ces traductions célèbres de titres célèbres où le mot à mot eût comblé le positivisme et le traducteur débutant, mais eût chagriné l'Esprit, appauvri la pensée, exténué le sens.

Autant en emporte le vent, qui ne connaît ce titre français et le titre original *Gone with the wind* ? Et qui ne reconnaît qu'en s'éloignant du mot à mot, la traduction s'est élevée presque au-dessus de l'original ?

Le zéro et l'infini, cette traduction française de *Darkness at noon* d'Arthur Koestler, ne dit-elle pas, elle aussi, qu'on peut s'éloigner du fait, du mot à mot, pour s'approcher du sens qui est de décrire l'ὕβρις (*hubris*), la démesure du totalitarisme ? N'est-ce pas ce que fait encore la traduction du *Brave New World* de George Orwell, rendu en français par *Le meilleur des mondes* ?

Avec ce meilleur des mondes, qui est le pire qui soit, nous voici revenus au pire sens du mot apocalypse, et à la pire situation de la traduction que l'on réputerait exclusivement affaire de mots.

Heureusement, il y a un autre monde, un monde meilleur, où l'homme n'est pas l'esclave, mais le maître, où la traduction, sans cesser d'être affaire de mots, est principalement affaire d'hommes.

2. Une affaire d'hommes

En un sens, c'est la traduction qui fait le traducteur, c'est la qualité de la traduction qui signe la qualité du traducteur. En un autre sens, c'est le traducteur qui fait la traduction.

1. Le traducteur est d'abord un homme de confiance, à qui deux autres hommes au moins – la source et la cible – font confiance. Grâce à lui, des hommes se comprennent qui, sans lui, s'ignoraient. Grâce à lui, une dualité, une multiplicité devient une unité. C'est un bel exemple d'animal politique (Aristote).
2. Le traducteur est ensuite un homme de science, qui sait ce que les autres ne savent pas : deux langues, et le moyen de passer de l'une à l'autre. Mais ce passage, est-il possible de l'accomplir sans perte,

ou peut-on espérer le faire avec profit ? Dégradation de l'énergie linguistique ou univers linguistique en expansion ? Si le traducteur ajoute à l'échange, c'est comme un intérêt qu'il verse. Il fait comme l'économiste qui cherche à augmenter des ressources rares. C'est un *homo æconomicus*.

3. Le traducteur est, pour finir, un homme de l'art, artisan ou artiste, sur la conscience professionnelle de qui l'on se repose. Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, nous le savons. Science de la traduction sans conscience professionnelle du traducteur n'est que ruine de l'âme, de la sienne et de celle des hommes qu'il avait charge d'éclairer. Le traducteur, au moment décisif, est un homme seul. Cela se dit en grec moine ou monastique.

Quelques explications sur chacun de ces trois points, ou de ces trois sous-parties :

- A) Le traducteur, un homme de confiance ou un animal politique
- B) Le traducteur, un homme de science ou un *homo æconomicus*.
- C) Le traducteur, un homme de l'art ou un homme seul, monastique.

A) Le traducteur, un homme de confiance ou animal politique

Quand j'ai dit que le traducteur est un homme au milieu des hommes, j'ai résumé une situation dont un examen, même rapide, révèle la complexité et les prolongements.

La source, ou l'auteur à traduire, est un homme. La cible, ou le destinataire, ou le lecteur, est un homme. Le traducteur est un homme. Le premier et le second ne se connaissent pas, ne se voient pas, mais veulent se comprendre et ne le peuvent qu'en passant par le troisième homme.

La finalité du traducteur, c'est qu'un étranger comprenne un autre étranger, c'est que le premier étranger devienne, sur un point, celui de la langue, concitoyen du second (en d'autres termes, le traducteur est appelé par un auteur). Il ne fait jamais le premier pas, il est invité à faire le second pas pour que quelqu'un d'autre fasse le troisième pas, le destinataire. Le traducteur est à son tour premier par rapport au

destinataire, ou lecteur, non en ce sens que jamais un lecteur ne s'adresserait à lui, mais en ce sens qu'il n'a accès au texte souhaité que si le traducteur lui sert d'intermédiaire, que si le traducteur se place entre le texte et lui, que si le traducteur est au plus près du texte et, donc, premier de cordée.

Ce troisième homme qu'est le traducteur est, en ce sens, toujours second par rapport à l'auteur et toujours premier par rapport au lecteur. Le traducteur n'est jamais un homme seul, c'est bien un animal politique.

Mais il y a plus, ou mieux.

Car si on lui demande d'être concitoyen, par la langue, de deux étrangers et de les rendre, par la langue, concitoyens entre eux, ce ne peut être que par l'effet d'une confiance et même d'une double, d'une triple confiance.

L'auteur ne connaît pas son lecteur et ne connaît pas la langue qui est celle du lecteur. L'auteur fait confiance au traducteur pour opérer ce passage de l'inconnu au connu, du visible à l'invisible.

Le lecteur ne connaît pas l'auteur et ne connaît pas la langue de l'auteur. Le lecteur fait confiance au traducteur pour traverser le mur de l'ignorance, pour faire d'une glace qui lui renverrait son image et l'enfermerait dans son monde langagier, une glace sans tain où il voit sans être vu.

Le traducteur, à son tour, non seulement a confiance en lui-même et dans sa compétence professionnelle, mais encore fait confiance au texte, qu'il ne traduirait pas si celui-ci était criminel ou mensonger, à l'auteur puisqu'il participe à sa renommée, au lecteur puisqu'il se met à son service.

Cette confiance multiple qui permet de tisser des liens entre des parties qui, autrement, s'ignoraient, et qui contribue à faire de ces parties ainsi accordées un tout harmonieux, les Grecs employaient pour la désigner, le faire voir, un objet qu'ils appelaient *σύμβολον*, (symbolon) un symbole.

Ce symbole – *tessera* en latin – c'était un morceau de bois rompu en deux, et dont deux amis garderaient une moitié pour que, dans la suite des temps, leurs descendants, en ajustant exactement l'un des morceaux à l'autre, puissent se reconnaître et accomplir l'un des principaux devoirs des Anciens, l'hospitalité.

Qu'il me suffise de dire que l'antonyme de *σύμβολον* (*symbolon*), le « symbole », c'est le *διάβολον* (*diabolon*), le « diable », le « séparateur », et vous comprendrez la grandeur de votre mission, non moins que l'importance d'une science éprouvée pour bien la remplir.

B) Le traducteur, un homme de science ou *homo æconomicus*

S'il ne s'agissait, pour le traducteur, que de faire passer son lecteur d'un monde de signes – connus – à un monde de signes – inconnus – la science suffirait, un savant suffirait. On admire la science d'un Champollion.

S'il ne s'agissait que d'ajouter des faits nouveaux à des faits anciens, la mathématique serait reine et le comptable serait roi.

Mais il s'agit de tout autre chose et à l'entrée de la maison du traducteur, on pourrait écrire comme à l'entrée de l'Académie de Platon : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! ». Nul n'entre ici si ce n'est pour traduire une pensée dans une autre pensée grâce à une pensée tierce ou hospitalière. Nul n'entre ici si ce n'est pour mesurer par la pensée ce qui en est dépourvu.

Quand j'ai dit que le traducteur venait en second après l'auteur, je n'ai dit qu'une partie du tout. Le premier traducteur d'un auteur, c'est lui-même. Ce qu'il dit, ce qu'il écrit est toujours une traduction de sa pensée, de son rêve intérieur, de son inspiration.

Tous les auteurs de quelque réputation vous le confieront. Entre ce qu'ils ont dans l'esprit et ce qui sort de leur bouche ou de leur plume, la distance est souvent grande et la perte, douloureusement ressentie.

Que l'on songe à Virgile voulant brûler ses œuvres qu'il estimait indignes de sa vision intérieure et du public. Que l'on pense à Saint

Thomas d'Aquin qualifiant de « paille » bonne pour le feu tout ce qu'il avait écrit par rapport à ce qu'il voyait avec les yeux de l'âme. Que l'on se rappelle Michel-Ange, rencontré par une nuit d'hiver sous la neige, parmi les ruines du Forum romain, à l'âge de 80 ans, et qui, à la question : « Que fais-tu là ? », a répondu : « Je viens apprendre ! ». Comme si ses œuvres ne s'accordaient pas encore à sa pensée.

Le destinataire, de son côté, traduit lui aussi dans sa pensée la langue qui lui est familière, et, là encore, la distance peut être grande entre ce qu'on lui donne et ce qu'il reçoit.

Quant au traducteur proprement dit, qui se trouve entre deux autres traducteurs dérivés, sa situation est à la fois confortable et périlleuse : confortable car il est bien entouré ; périlleuse parce que se trouvant entre deux langues, il risque de pâtir de la loi dite de Gresham. Cet économiste anglais du XVI^e siècle avait établi une loi sur le bimétallisme – or et argent à son époque – en disant : « lorsque deux monnaies sont en circulation ensemble, la mauvaise chasse la bonne ».

Que pensez-vous que fait un bon traducteur si ce n'est empêcher que la mauvaise langue ne chasse la bonne, si ce n'est améliorer l'une par rapport à l'autre et, pourquoi pas, améliorer l'une et l'autre ?

Travail d'économiste, vous voyez en quel sens, parce que travail de savant. Mais travail d'artiste aussi et alors, le traducteur est un homme bien seul.

C) Le traducteur, un homme de l'art, un homme seul

Combien de fois n'ai-je pas lu dans vos prospectus « Traduire, c'est tout un art ! » ? Ou encore « La traduction n'est pas un produit matériel livré clés en mains » et « Les traducteurs ne sont pas des chauffeurs-livreurs » ? Ou encore « On ne fabrique pas des mots au kilo ! » ?

Si vous me permettez une incursion dernière dans la langue latine, et une illustration de plus de la difficulté d'une bonne traduction, je vous rappellerai que les Anciens avaient un mot pour opposer la qualité à la quantité, ou la grâce à la pesanteur : ils disaient des voix, quand il

s'agissait de voter dans un couvent, dans une communauté de métiers ou ailleurs : *ponderantur, non numerantur*. Les voix, on les pèse selon leur valeur, on ne se borne pas à additionner des chiffres.

Ici, le poids est pris pour le contraire du kilo et le nombre est pris pour le rejet de la proportion. C'est à n'y rien comprendre sauf si on fait du traducteur un homme habile, un homme intelligent qui sait jouer avec les mots et refuse de jouer sur les mots. Bref, un artiste à qui une matière déjà formée est confiée pour qu'il en tire la même forme dans une autre matière.

Travail difficile, mais travail exaltant et de prix, selon ce qu'en dit Théophile Gautier dans son *Art poétique* :

Oui, l'œuvre sort plus belle

D'une forme au travail

Rebelle

Vers, marbre, onyx, email.

Que d'arbitrages difficiles ! Que de solutions bancales ! Que de cotes mal taillées ! Si je veux être clair, je risque de devenir long. Si je veux être bref, je me condamne à l'obscurité.

Pour un « Eurêka ! » – j'ai trouvé ! – qui vous paie de vos peines, combien d'hésitations, combien de repentirs, combien de regrets !

J'avais pensé vous citer deux exemples de choix cornéliens, pris dans le domaine allemand – Europe oblige – auxquels un traducteur peut se trouver confronté et où la science, perfectionniste qu'elle est, gêne plus la traduction que l'art, libre par essence. Je veux parler de Wittgenstein et Heidegger. Mais je dois me borner à citer cet hommage rendu par Heidegger à vos pairs :

Par la traduction, le travail de la pensée se trouve transposé dans l'esprit d'une autre langue et subit ainsi une transformation inévitable. Mais cette transformation peut devenir féconde car elle fait apparaître en une lumière nouvelle la position fondamentale de la question.

Le traducteur est un artiste dans la mesure où il n'est pas plus enchaîné par le texte source que par le texte cible. Le traducteur est un homme libre dans la mesure où il ne ploie pas sous les emprunts qu'il fait aux

langues qu'il traduit, mais les rembourse avec intérêt, avec aisance, avec élégance.

Ce qu'il fait, il est seul à pouvoir le faire, le seul à signer sa traduction et à engager sa responsabilité.

Conclusion

Pourrais-je conclure mieux qu'en vous comparant à Mozart ? Il aurait dit de sa musique : « Je cherche deux notes qui s'aiment ».

Ne cherchez-vous pas, vous aussi, deux mots qui s'aiment ? En quoi vous seriez des philologues, des vrais.

Ne cherchez-vous pas encore deux hommes qui s'aiment ? En quoi vous seriez des philanthropes, des vrais.

En somme, le traducteur est un passeur. Le traducteur est un changeur, mais tantôt plus et tantôt moins, tantôt en bien et tantôt en mal.

Aux deux extrémités opposées de votre métier, il y a ceux dont on dira avec Racine :

« Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? »

Et ceux qui diront avec Baudelaire apostrophant Paris :

« Tu m'as donné la boue et j'en ai fait de l'or ! ».

Le traducteur est un changeur et tous les hommes sont des changeurs. Le traducteur est un chercheur et nous sommes tous des chercheurs, chacun à notre place et à notre manière : des chercheurs d'or diraient certains, d'autres diront chercheurs de Dieu.

Merci de nous ressembler. Merci de nous rassembler.

François VALLANÇON est Docteur d'État en droit, spécialisé dans l'histoire du droit et la philosophie du droit. Il est maître de conférences honoraire à l'Université Panthéon Assas (Paris-II), où il enseigne l'histoire et la philosophie du droit, ainsi que la logique juridique.